

L'Abeille.

13ème Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 4 DÉCEMBRE, 1879.

No. 12

Rome, 5 nov. 1879.

A nos amis, lecteurs de *L'Abeille*.

Pour tous ceux d'entre vous, chers amis, qui peuvent s'intéresser au sort du petit bataillon canadien parti de Québec aux premiers jours d'octobre, n'y aurait-il pas aujourd'hui quelque plaisir à puiser dans ces colonnes de bonnes et heureuses nouvelles, touchant les circonstances de notre voyage? Nous l'espérons du moins, et ce motif qui nous engage à vous tracer ces lignes est d'autant plus fort qu'il nous fournit en même temps l'occasion de reporter agréablement nos pensées vers ce cher Canada, quitté depuis peu, il est vrai, mais qui pourtant, chose étrange semble déjà se faire le rêve de nos esprits, pour ne pas dire l'objet de nos aspirations. O sentiment de la patrie, avec quelle puissance tu jettes tes racines dans le cœur de l'homme!

Voyez : c'est en vain que pendant plusieurs jours nous avons chevauché sur le fier Atlantique, et joui de tous ses charmes, (car, pour être juste, à côté des inconvénients, il y a aussi des charmes) — en vain avons-nous traversé les plus grands pays, les cités les plus enchanteuses et comme touché du doigt les plus hautes merveilles : tout cela sans doute a pu saisir l'esprit, l'étonner, le remplir d'une certaine admiration, mais captiver l'intérêt jusqu'à effacer l'image de la patrie absente, non jamais; et pourquoi donc? Ne semble-t-il pas plutôt que la seule pensée de fouler le sol du vieux-monde, ce sol consacré par tant de souvenirs, et enrichi des plus précieux monuments de l'art antique et moderne, devrait suffire pour plonger le voyageur dans une sorte de contemplation et d'oubli de lui-même ou de sa patrie?

Ah! c'est que voyager est une étude, et une étude, qui, pour être vraiment agréable et fructueuse, requiert une foule de connaissances préalables, sans lesquelles il faut quelquefois se contenter d'admirer, à peu près comme il faut en certaines matières croire sans comprendre. Et aussi, quand on ne fait que passer auprès de ces grands monuments, devant ces chefs-d'œuvre de l'art et du goût, quand pour toutes ces choses l'on ne peut avoir qu'un coup-d'œil fugitif, l'impression est relativement pâle : elle

n'est pas ce qu'elle pourrait être en d'autres conditions. Malheureusement pour nous, Londres et Paris ne nous offraient qu'un séjour bien rapide, et les ravissantes beautés qui abondent dans ces grandes capitales, ne pouvaient qu'éblouir un moment à nos regards. Qu'est-ce, hélas! qu'une minute donnée à la considération d'une œuvre d'art, d'une de ces églises, par exemple, dont chaque détail, ayant sa perfection propre, demanderait à lui seul une bien longue attention! Nous en étions là, pressés par le temps, ne sachant où porter de préférence notre admiration, et vivement intrigués de partir ainsi, sans avoir pu ni bien voir ni tout voir.

Sans doute, n'allons pas dire qu'il ne reste rien à l'esprit de ces impressions premières, quelques rapides qu'elles soient. Non, sous ce coup-d'œil fugitif et général, il y a toujours comme une vue d'ensemble qui peut quelquefois s'élever jusqu'à la hauteur de l'idéal que l'on s'était fait tout d'abord. Et ainsi, Westminster à Londres, le tombeau de Napoléon aux Invalides ne laissent jamais de s'imprimer vivement, même dans l'esprit de ceux qui comme nous ne font que passer. Vous êtes sous les voûtes de la vieille abbaye, et votre regard suit avec étonnement ces lignes majestueuses, ces colonnes hardies qui s'élancent dans l'espace avec tant de puissance et de grandeur. Oh! comment alors n'être pas frappé de la plus vive admiration! Et comment aussi approcher du monument funéraire, somptueusement élevé aux cendres du vaincu de Waterloo, sans vous sentir remué jusqu'au fond de l'âme, au souvenir de tant de gloire, couverte de si grands revers! Ce sont là de ces choses qui parlent à l'imagination et dont la première vue suffit pour y laisser une trace ineffaçable. Hélas! que ne pouvions-nous prolonger cette jouissance, et donner libre cours à notre ardeur juvénile!

Mais il fallait nous hâter, dire un adieu temporaire à toutes ces splendeurs, comptant du moins sur l'avenir, et caressant l'espoir de revenir un jour sur nos pas, mieux disposés peut-être, avec un œil plus sûr et un goût plus exercé. Laissons Paris, descendons vers le sud, mais Flavigny est à deux pas de nous : allons-nous y passer, sans arrêter un instant et saluer ces braves compa-

triotés, engagés dans la milice de St Dominique? Oh! non, c'est impossible, et voyez du reste comme ces chers amis comptent sur nous. Deux d'entre eux nous attendent à la gare, épiaut le premier regard, le premier sourire de figures sympathiques. Oh! disons-le, pour la première fois, depuis le départ, nous pouvions oublier le Canada, la patrie, et comment? C'est que nos cœurs venaient en contact avec des cœurs canadiens.

Flavigny marque dans nos annales le plus beau souvenir, la plus belle étape de notre voyage. Avec quels sentiments d'impatience étions-nous depuis longtemps attendus, désirés, et pendant notre court séjour, de quelle cordialité n'avons-nous pas été l'objet! Le cœur en dit plus que la plume, et pour ces bons frères comme pour nous, qui depuis Québec, n'avions encore rencontré que des figures étrangères ou indifférentes, imaginez quelle joie, quel ravissement, quel bonheur!

Flavigny n'est qu'un petit bourg, coquettement assis sur une jolie colline, au pied de laquelle serpente ce qui s'appelle en France la rivière Ozerain, et ce qui ne nous a paru à nous, je ne sais pourquoi, qu'un charmant ruisseau. Des jardins du monastère le coup-d'œil est magnifique : sous vos pieds, et autour de la colline d'où vous dominez, une vallée splendide, couverte de vignobles, puis au-delà, des monts et des défilés à travers lesquels le regard plonge et se perd dans le lointain. Un silence religieux plane sur ces paysages : tout semble fait pour recueillir l'âme, l'élever et la porter à Dieu. Aussi ce bel asile des bons dominicains respire-t-il les plus purs aromes de vertu, de science, de tout ce qui fait les saints. Pour nous tous, il y avait dans ce trop rapide séjour quelque chose de ravissant, d'enchanté, et en parcourant d'un pas joyeux les allées du jardin aux côtés de ces bons compagnons d'autrefois, en rappelant à leurs fidèles souvenirs les doux noms de Québec, du Séminaire, ou les noms plus doux encore d'un confère et d'un ami, heureux tous ensemble d'un bonheur inaccoutumé, je ne sais quel baume venait réjouir nos âmes et y répandre les plus suaves consolations. Ces chers amis avaient là sous les yeux, en nous tous, comme une image vivante, une résurrec-